

Nouveaux thèmes et nouvelles perspectives proposés par les jeunes théologiens

Victoria Turner

Édimbourg, la ville où je vis en Écosse, a accueilli le Festival du film espagnol d'Édimbourg. Nous sommes allés voir un film intitulé Pheasant Island. Pheasant Island est un petit bout de terre au milieu de la rivière Bidasoa. D'un côté de cette rivière se trouve l'Espagne et de l'autre, la France. Cette île au milieu passe tous les six mois sous juridiction française ou espagnole. Cette région du monde est appelée le Pays basque, qui s'étend sur une partie du centre-nord de l'Espagne et du sud-ouest de la France, avec l'une des langues les plus anciennes d'Europe (selon les linguistes). De nombreux Basques souhaitent l'autonomie, c'est-à-dire l'indépendance vis-à-vis de l'Espagne et de la France. Pour les habitants de cette région, les déplacements entre les zones basques d'Espagne et de France sont bien faciles grâce à l'Union européenne (que mon pays a stupidement quittée). Ce film se concentre toutefois sur l'impact de ces frontières sur les personnes qui se rendent en France pour demander l'asile. Lorsqu'elles arrivent à Irun, du côté espagnol, elles découvrent que la frontière est fermée. Il y a des contrôles pour les piétons, les passagers des trains et même pour ceux qui voyagent en petits bateaux. Bien sûr, ils ne demandent les papiers qu'aux personnes qui semblent être d'origine arabe ou subsaharienne. Si leurs papiers ne sont pas en règle, ils sont renvoyés en Espagne.¹ Certaines personnes décident donc de tenter de traverser la rivière à la nage, ce qui entraîne la mort de certaines d'entre elles.

Ce film suit un couple de citoyens espagnols vivant du côté français. Ils aperçoivent deux migrants qui tentent de traverser le fleuve et se trouvent en difficulté. Ils parviennent à en sauver un, mais l'autre se noie malheureusement. Le film montre comment le couple en apprend davantage sur la vie des demandeurs d'asile dans leur ville et devient leur défenseur. Le film se termine par l'enterrement du carnaval de la sardine « Entierro de la Sardina », célébré le mercredi des Cendres. Il s'agit d'un enterrement symbolique du passé afin de permettre à la société de renaître, transformée et avec une nouvelle vigueur. La sardine est un symbole représentant les excès du festival qui sont brûlés. Elle représente la régénération et la libération : le passage du symbole à travers le feu représente la purge des vices et le rétablissement de l'ordre temporairement bouleversé pendant le festival. Dans les cérémonies d'enterrement symbolique, le thème est celui de la réflexion.

Le travail du couple dans le film consiste à créer des marionnettes plus grandes que nature (y compris la sardine) pour ces fêtes. La scène finale du film montre la femme arrêtée à la frontière française pour la deuxième fois. Elle avait été arrêtée la première fois alors qu'elle tentait d'aider le garçon qu'elle avait sauvé de la noyade à passer en France. La deuxième fois, sa voiture était suivie par le cortège du

¹ <https://english.elpais.com/spain/2021-08-11/spains-bidasoa-river-the-new-death-trap-for-migrants.html>

carnaval. Avec tout ce qui se passait, le garde-frontière a été distrait. Les marionnettes (qui pèsent environ 50 kg mais sont équilibrées de manière à pouvoir être portées) étaient contrôlées par un petit groupe de migrants qui ont pris l'un de ce couple et sont devenus leurs amis. Lorsqu'ils ont atteint le passage frontalier, ils ont retiré leurs costumes et ont couru à travers la frontière pour entrer en France. Le film se termine par l'incinération de la sardine.

Cette histoire m'a vraiment inspiré et je m'en suis servi pour structurer mon discours. Le premier thème : le témoignage. Le deuxième : la tradition et la purge.

Témoignage

Extrait de la Confession de Belhar :

- l'Église doit donc se tenir aux côtés des personnes qui souffrent et sont dans le besoin, sous quelque forme que ce soit [...] l'Église doit témoigner et lutter contre toute forme d'injustice, afin que la justice coule comme les eaux et que la droiture comme un torrent qui ne tarit jamais ;
- que l'Église, en tant que possession de Dieu, doit se tenir là où se tient le Seigneur, c'est-à-dire contre l'injustice et aux côtés des victimes ; qu'en suivant le Christ, l'Église doit témoigner contre tous les puissants et les privilégiés qui recherchent égoïstement leurs propres intérêts et contrôlent et nuisent ainsi aux autres.

Je pense que notre conception de ce que signifie témoigner a changé parce que les histoires que nous racontons sur nous-mêmes ont changé.

Paul Virilio, philosophe et phénoménologue catholique français aujourd'hui décédé, expliquait comment notre monde hypertechnologisé multiplie les « maux physiques » et les « inconvénients épistémologiques » qui nous détournent de Dieu. Il parlait de nos ordinateurs, mais aujourd'hui, nous préférierions probablement parler de nos téléphones, comme de « machines à voir ». Ces appareils ne sont plus seulement des outils qui nous permettent de consulter des informations, mais ils produisent un temps synthétique qui accompagne notre « volonté d'illumination universalisée » — où, grâce à nos téléphones, nous pensons pouvoir tout voir et tout savoir, nous considérant presque comme des dieux. Cela a également un effet inverse, car nous souhaitons également être regardés, comme si nous étions admirés. Nous regardons donc et sommes regardés. Nous avons regardé le génocide se dérouler à Gaza. C'est différent d'en être témoin.

Michael Morrelli, un théologien canadien, parle d'une « poussée de puissance » qui accompagne le fait de regarder à travers ces machines visuelles, presque une ivresse et une idée de contrôle qui proviennent de cet instant fugace. Quelqu'un d'autre a-t-il déjà eu l'impression d'exister dans un espace mental et peut-être même physique différent lorsqu'il est absorbé par la technologie ? Lorsque 10 ou 30 minutes se sont écoulées et que quelqu'un vous demande ce que vous avez fait,

vous ne pouvez pas vraiment lui répondre ? La génération Z appelle cela la «pourriture du cerveau». Un terme plus approprié serait peut-être «abus du cerveau». Byung Chul-han est un philosophe coréen qui vit en Allemagne. Il explique comment nous nous asservissons à ces machines, modifiant nos loisirs, nos intérêts, nos opinions, notre identité et notre temps pour obtenir de l'attention ou de l'approbation.

Les histoires que nous racontons sur nous-mêmes ont changé. Les systèmes de soutien sont considérés comme une faiblesse et le succès n'est quantifié qu'en termes économiques. Au Royaume-Uni, il est de plus en plus rare de se définir comme faisant partie d'une communauté, qu'il s'agisse d'une église, d'un syndicat ou même d'un groupe professionnel, d'un groupe de femmes ou d'une zone géographique comme un village ou une ville. J'ai récemment visité une exposition photographique intitulée «Resistance» qui montrait des manifestations de femmes, de la classe ouvrière, écologistes et antinucléaires, et une image m'a frappé: les sourires sur les visages des épouses et des femmes qui fournissaient des repas à toute la communauté pendant la grève générale de 1926. L'année dernière, au Royaume-Uni, 14 millions de personnes ont souffert de la faim parce qu'elles n'avaient pas assez d'argent. 90 % des jeunes s'inquiétaient de ne pas gagner assez d'argent pour subvenir à leurs besoins à l'avenir. L'identité communautaire qui consistait à être fier d'appartenir à la classe ouvrière s'est dissipée et les gens se sentent seuls. En 2023, un enfant ou un jeune sur cinq âgé de 8 à 25 ans souffrait probablement d'un trouble mental. Le suicide était la principale cause de décès chez les personnes âgées de 5 à 35 ans au Royaume-Uni. Les écoles britanniques suppriment des matières telles que les arts, la musique et le théâtre pour se concentrer sur des matières qui mènent à la «réussite» : l'économie, les mathématiques et les études commerciales. Nous enseignons à nos enfants qu'il n'y a qu'une seule façon de survivre, à savoir le système capitaliste qui ne repose que sur l'exploitation. Nos enfants ont peur de l'avenir.

Un poème de R. S. Thomas (1913-2000), prêtre et poète gallois, résume bien cette situation :

« Le Verbe »

Un stylo apparut, et le dieu dit :«Écris ce que signifie être un homme.» Et ma main resta longtemps suspendue au-dessus de la page nue,

jusqu'à ce que, telles les empreintes d'un voyageur égaré, des lettres prennent forme sur le blanc de la page, et j'ai écrit

le mot «solitaire». Et ma main s'est déplacée pour l'effacer :mais les voix de tous ceux qui attendaient à la fenêtre de la vie ont crié :«C'est vrai.»

Je pense que cela modifie non seulement la façon dont nous nous percevons et agissons, mais aussi la façon dont nous sommes en tant qu'Églises. Comme vous le savez certainement, au Royaume-Uni, nos Églises sont confrontées à un déclin.

Moins de personnes fréquentent les églises, se font baptiser et s'engagent dans les Églises traditionnelles. Je pense que nous devenons beaucoup plus prudents et beaucoup plus égocentriques alors que nous traversons cette « crise » perçue. Nous sommes plus prudents tant dans notre témoignage que dans notre empreinte économique. La phrase bien connue mais souvent ignorée dans les cercles congrégationalistes « Dans les choses essentielles, l'unité ; dans les choses non essentielles, la liberté ; en toutes choses, la charité » devient diffuse et étouffe ce qui est prophétique. En ce qui concerne le génocide en Palestine, les Églises du Royaume-Uni font preuve de prudence et choisissent de s'exprimer de manière collective plutôt qu'individuellement. Je reconnais également que les Églises ne s'exprimaient pas seulement en tant qu'Églises discernant la volonté de Dieu dans notre situation, mais qu'elles utilisaient des organisations caritatives, en particulier Christian Aid, pour s'exprimer. Je n'ai aucun problème avec Christian Aid, ni avec le fait d'agir ensemble. Mais j'ai constaté que dans les cercles œcuméniques en Angleterre, les discussions à part de points de départ conflictuels – qu'il s'agisse de soutenir la Palestine, d'affirmer la diversité sexuelle ou de parler honnêtement d'argent – sont évitées et qu'une voie médiane modérée est débattue au sein de la hiérarchie ecclésiastique. Une déclaration œcuménique édulcorée émanant de six dirigeants d'Église a, à mes yeux du moins, beaucoup moins de poids qu'une déclaration d'Église – ou mieux encore – qu'un appel à l'action issu d'une discussion locale, même au sein de l'une des plus petites confessions du Royaume-Uni. Si nous replaçons cela dans le cadre théorique que j'ai présenté sur la façon dont nous nous percevons et agissons à l'ère technologique, cette action d'unité tiède cherche à obtenir un regard populiste d'affirmation. Elle ne cherche pas à créer un mouvement prophétique issu de la discussion, du dialogue et du discernement. Face à une situation aussi urgente que celle de la Palestine, comment osons-nous, en tant qu'Églises jouissant de tant de privilèges (en particulier dans mon contexte, avec des liens historiques (collusions)), agir avec prudence pour nous protéger, nous cacher derrière des organisations caritatives et des ONG, et ne pas nous lever pour dénoncer cette injustice ?

Nous faisons également très attention à nos actifs physiques. Nous protégeons notre avenir et devenons plus efficaces. Nous voyons de plus en plus de langage séculier et managérial faire son apparition dans l'Église, qu'il s'agisse d'une analyse du rapport coût-bénéfice pour ceux qui se forment au ministère, comme le fait que seuls ceux qui ont X années avant la retraite devraient être pris en considération pour une formation à temps plein, quels que soient leur parcours ou leurs connaissances théologiques. Je ne suis pas à l'aise avec le fait de mettre sur un pied d'égalité la rémunération de pasteur et un salaire. Nous masquons également le langage managérial séculier derrière la théologie des « nouvelles racines ou pousses fraîches » pour parler de la priorité à accorder aux dépenses. Certaines églises sont qualifiées de non viables, considérées comme un fardeau, dont les actifs pourraient être mieux utilisés ailleurs... Je ne me souviens pas que Jésus ait jamais dit à quelqu'un qu'il n'était pas assez jeune ou dynamique pour le suivre. Je

me souviens qu'il nous a dit de liquider nos biens et de lui faire confiance. Dans mon contexte, notre discours sur l'avenir de l'Église se concentre sur la réduction et la protection, sur les explications excessives et la prudence excessive. Je ne suis pas sûr que l'élimination des plus faibles pour rendre les plus forts encore plus forts soit vraiment un mandat biblique.

Nous avons récemment perdu Kathy Galloway, qui était pasteure de l'Église d'Écosse et la première femme à diriger la communauté d'Iona. Elle s'est inspirée de l'histoire rapportée dans Marc 10, 17-31, où Jésus dit à un homme riche de vendre tout ce qu'il possède et de le suivre. En jouant le rôle des disciples, Galloway les imaginait penser :

Ce jeune homme était vraiment sincère et voulait probablement le suivre, mais quelque chose était encore plus important pour lui. Cela l'en empêchait. Était-ce l'argent, le statut ou le pouvoir, je ne sais pas. Peut-être était-ce simplement le fait d'aimer être son propre maître. Car il est évident qu'on ne peut pas suivre J.C. et rester son propre patron. Il est tout à fait clair que nous le suivons. Nous sommes les disciples. La seule chose qui joue en notre faveur, c'est que nous sommes ici.

Nous nous habituons certainement à ne pas être les personnes les plus populaires du coin, et si j'y pense trop (ce que j'essaie d'éviter la plupart du temps, car cela m'effraie), je nous vois courir à la catastrophe. Mais le centuple n'est pas si évident. En fait, ce n'est pas évident du tout. Nous sommes plus pauvres qu'au début, nous ne savons jamais si nous aurons un lit pour dormir, et la plupart d'entre nous avons laissé nos familles derrière nous... C'est drôle, je n'ai jamais considéré l'argent comme quelque chose qui pouvait vous gêner, mais plutôt comme quelque chose qui pouvait vous permettre d'arriver à vos fins.

En tant qu'Églises au Royaume-Uni, nous voulons nous accrocher à nos privilèges, de peur de les perdre. Nous voulons parler et être écoutés, mais pas parler de manière prophétique. Nos Églises aussi se penchent vers cette personnalité vulnérable : sommes-nous vraiment trop faibles ou fragiles pour nous tenir là où Dieu se tient ? Ne voulons-nous pas justement renoncer à nos privilèges pour nous tenir aux côtés des faibles et des démunis et travailler avec eux pour leur redonner leur pouvoir ?

Tradition

Les histoires que nous racontons sur nous-mêmes visent principalement à montrer nos privilèges (tout en les minimisant et en soulignant une certaine vulnérabilité afin de mettre en avant une sorte de personnalité qui est passée de la misère à la richesse). Nous désirons des privilèges: nous voulons réussir et être capables de faire des choses que les autres ne peuvent pas faire, être mis à part et considérés comme uniques, spéciaux, impressionnants. Pourquoi pensons-nous qu'il existe une

telle obsession pour l'étude de certains théologiens, comme Bonhoeffer? Que ce soit en tant que combattant de la liberté à l'américaine – affiche de film montrant Bonhoeffer brandissant triomphalement une arme à feu – ou en tant que personne capable de s'exprimer dans n'importe quelle situation qui favorise une position théologique libérale aujourd'hui. Une excellente critique d'un livre intitulé « **The White Bonhoeffer: A Postcolonial Pilgrimage** » (**Le Bonhoeffer blanc : un pèlerinage postcolonial**) vient d'être publiée par le chercheur néo-zélandais Andrew Clark-Howard. Andrew révèle comment l'auteur, qui a fondé son livre sur le fait qu'il se sentait proche de Bonhoeffer en tant qu'homme blanc relativement intelligent issu de la classe moyenne ou supérieure, place la blancheur au centre de la connaissance, sans véritable confrontation avec la violence de la colonialité et de l'Empire. Voici une citation tirée de la critique d'Andrew :

l'innocence chrétienne blanche et le complexe industriel Bonhoeffer. Bonhoeffer est une figure qui occupe une place importante dans l'imaginaire chrétien blanc à travers toute une gamme d'approches radicales, libérales et conservatrices. Pourtant, dans tous ces camps, une herméneutique similaire est adoptée, selon laquelle Bonhoeffer lui-même – non seulement ses écrits, mais aussi sa personnalité – représente la représentation la plus « authentique » de la position de chacun. Le premier chapitre de l'auteur « commence là où Bonhoeffer voudrait que nous commençons » (xix). En ce qui concerne « Vivre en Disciple », l'auteur « cherche à combler certaines lacunes de ce classique bien connu que Bonhoeffer lui-même sentait nécessaire de combler » (xxi)... Cette herméneutique de la « personnalité », très répandue dans les études libérales sur Bonhoeffer en particulier, alimente le problème plus large de vouloir privilégier la subjectivité blanche dans l'entreprise d'une théologie décoloniale aujourd'hui. Plutôt que de comprendre Bonhoeffer et sa propre blancheur comme faisant partie du problème, on laisse à Bonhoeffer lui-même la possibilité de s'exprimer depuis l'au-delà pour excuser ses propres péchés.

« Les Blancs ont un chemin particulier à parcourir si nous voulons hériter du royaume des cieux. C'est du moins ce que, selon moi, le Christ noir nous dit, et je crois en lui. Bonhoeffer aussi » (163). Bien que Bonhoeffer ait effectivement dit du bien de son séjour à Harlem où il a participé au culte de l'Église baptiste abyssinienne, si le Christ noir configurait si profondément son courage politique, on pourrait imaginer qu'il apparaîtrait plus souvent et plus directement dans ses écrits qu'il ne le fait en réalité. Bonhoeffer ne parle pas en suivant le Christ noir et ne devrait pas avoir le dernier mot en tant que son interprète principal, même pour les lecteurs blancs et les communautés blanches. Dans *The White Bonhoeffer*, ce contexte essentiel n'est pas clair.

L'auteur, lorsqu'il a décidé d'écrire un livre sur le privilège postcolonial de « décentrer sa blancheur », a choisi un théologien qui lui ressemblait. Plutôt que d'explorer qui a inspiré Bonhoeffer et son témoignage – les chrétiens noirs aux États-Unis, les

femmes qui l'ont soutenu et, j'en suis sûr, l'ont mis au défi –, la personnalité de Bonhoeffer reste au centre de l'attention. Nos récits ne transmettent pas notre connexion, mais centrent notre propre savoir. Michael Jagassar a bien résumé cette tendance en parlant d'« habitudes coloniales persistantes ». Ces héritages continuent de maintenir de nombreux membres de la famille réformée dans de multiples formes de captivité théologique et ecclésiale, notamment dans l'habitude réformée de s'en remettre à ses ancêtres théologiques pour s'assurer de ce que signifie être « correctement » réformé. Ces ancêtres réformés, poursuit Michael, «ont offert une autorisation théologique/morale pour la conquête et l'expansion européenne/occidentale, nourrie par l'idée du theatrum mundi et le rôle supposé des croyants dans la mise en scène du drame salvifique de Dieu pour les sauvages non éclairés... L'histoire réformée et le développement de ses doctrines théologiques fondamentales n'ont pas échappé à la colonialité et à son emprise insidieuse». Pour revenir à ma scène du film, nous n'avons toujours pas brûlé la sardine. Nous ne nous sommes pas purifiés en nous confrontant honnêtement à nos enchevêtrements coloniaux. Nous continuons à nous rabattre sur des idées problématiques de tradition ou de doctrine qui ont repris leur place dans les espaces de privilège, et nous passons notre temps à les excuser pour leur aveuglement envers les privilèges, plutôt que de voir comment la reconnaissance de ces erreurs passées peut nous permettre de lâcher prise sur cette identité afin de renouveler notre Église et notre monde par l'action et le pouvoir collectifs.

David Thompson, l'un de nos historiens les plus éminents au sein de l'URC, a écrit que «la Réforme n'est pas un costume prêt à porter que l'on peut acheter et enfiler sans avoir à faire le difficile travail théologique consistant à interpréter ce que signifie «l'Évangile de la grâce de Dieu proclamé dans la personne et l'œuvre du Seigneur Jésus-Christ». Être à la hauteur d'une Église réformée est une entreprise beaucoup plus risquée que nous ne le supposons parfois. Notre tradition repose sur le discernement collectif. Elle consiste à sauter dans le vide, à se lancer dans ces conversations délicates, à démêler notre passé violent et à reconnaître honnêtement que les confessions n'ont pas su entendre les gémissements de l'esprit et voir le Christ dans les yeux des dépossédés. Tout comme les marionnettes du carnaval ont permis la libération dans la scène du film, notre tradition bouleverse l'ordre établi. C'est ce saut vers le brut et l'inconnu qui est si étranger et si nécessaire pour contrer ce que la société enseigne. Tout comme la parade dynamique du carnaval a désorienté le garde-frontières, la promesse d'abondance de Dieu et notre mission de faire prospérer la vie pour tous désorientent la rhétorique selon laquelle ceux qui ont des privilèges méritent tout ce qu'ils ont et ceux qui n'en ont pas sont un mal nécessaire. Être réformé, ce n'est pas se féliciter soi-même: nous devons nous purger de notre société obsédée par elle-même, nous détacher de nos machines à visionner, promouvoir la libération de nos privilèges et participer à des mouvements populaires qui renforcent le pouvoir. Les privilèges enterrent le prophète sous les décombres. Je me demande à quoi ressemblerait l'Église de Dieu si elle donnait réellement la priorité à la solidarité plutôt qu'à la prospérité. J'espère le voir un jour.

TC_20251020_Turner_YoungTheo_French

Dr Victoria Turner